



Le blason des Vargance

400 pages

Édité chez City – Distribué par Hachette

Février 2015

Résumé

Don Diego de Alvarez, duc de Vargance, jouit amplement de son exil français. Il goûte enfin la tranquillité, loin des intrigues de l'Alcazar de Madrid. Aimé par une jolie femme, le brillant écuyer instruit ses élèves, se grise d'art équestre et s'autorise quelques charmantes plaisanteries. Tout semble donc aller pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais lorsque l'on est un prince de sang royal, espagnol de surcroît, la paix est une pure utopie !

Le duc de Vargance se voit rejoint par ses obligations politiques, et par la même occasion par les tueurs envoyés par ceux qui considèrent d'un très mauvais œil l'éventuel retour du disgracié. L'heure du choix est venue, exigeant de pénibles sacrifices. Le beau Diego sait pourtant que son blason doit primer sur tout. Il accomplira son devoir, au prix de quelques larmes et de beaucoup de courage. À la pointe de l'épée et le front haut, il saura reconquérir à la fois son honneur et ses biens.

La monarchie espagnole est plus vacillante que jamais. De santé fragile, incompetent, Charles II se laisse manipuler. La tendance à la Cour suit le sens du vent, c'est-à-dire en volant, une fois vers la France, une fois vers l'Autriche.

Au sein de cette vendetta de ministres félons et de conspirateurs qui sévit à l'Alcazar, don Diego a-t-il encore sa place ? Rien n'est moins certain ! Le chemin de la gloire est jalonné de périls. Le duc devra affronter bien des épreuves : une tempête en mer, des pirates, puis un sanguinaire prince arabe qui souhaite lui couper la tête avant de lui offrir son amitié et son plus bel étalon. L'incorrigible écuyer a (comme toujours) attiré les pires avatars... pour un cheval !

Quelques extraits

Le duc de Vargance a retrouvé le plaisir de monter l'étalon de Monsieur :

« Il appréciait tout particulièrement de se rendre au manège tandis que le domaine s'éveillait à peine. Dans la fraîcheur du petit matin où les sabots résonnaient sur les dalles aussi sèchement que sur un sol gelé, il se grisait de cette atmosphère froide et figée. Lorsque le cheval soufflait doucement, une buée diffuse s'échappait de ses naseaux et chaque foulée se répercutait à l'infini, amplifiée par le silence palpable.

La voix du cavalier elle-même s'élevait jusqu'aux nimbos, bien qu'elle ne s'adressât qu'à son seul compagnon.

Après un pansage rapide et le méticuleux ajustement de son harnachement, El Salvador fut conduit dans le manège. Lorsqu'il vit arriver Henri, encore tout barbouillé de sommeil, son cavalier réprima à grand peine un soupir irrité. Le jeune garçon salua le maître et lui demanda la permission de le regarder. Il reçut une autorisation polie, mais qui manquait de conviction. La douce perspective de la réflexion cénobitique se révélait bien éphémère. L'écuyer du Roi-Soleil songea qu'il lui faudrait bientôt monter la nuit pour parvenir à opérer comme il le souhaitait, c'est-à-dire à l'abri des témoins, aussi laudateurs soient-ils.

C'est ainsi qu'il appréciait le plaisir véritable d'être à cheval. La fusion extraordinaire qu'il obtenait avec ses montures ne s'exhalait jamais mieux que sans spectateur. L'apprentissage de base, le plus difficile, le plus ingrat sans doute mais aussi le plus passionnant, s'érigait petit à petit au rythme de ces séances dans l'intimité feutrée de la sciure lorsque le soleil venait de poindre à l'horizon. »

Dans son exil français, le duc de Vargance partage une période d'insouciance bien méritée, en compagnie de son ami le maréchal de Saint André et de la jolie Florence. Lorsque ce dernier découvre un jeu de croquet et se met en devoir d'y initier le prince madrilène, la scène est plus que pittoresque :

« Avec application, l'élève consciencieux fit bien attention de se placer comme il convenait, ajusta méticuleusement son outil. Un petit mouvement en arrière et hop ! À côté ! Une fois, deux fois...

La spectatrice se réjouissait sans vergogne et applaudit à tout rompre :

- J'ai une idée : nous allons modifier les règles ! Le gagnant sera celui qui passera le plus de fois hors de l'arceau.*

Le professeur partageait cette alacrité et le novice un peu moins. Un premier échec s'admettait puisque, comme pour tout, il faut un certain temps afin de s'accoutumer. Mais deux puis trois, voilà qui devenait plus vexant. Remarquant son air dubitatif, Frédéric affirma avec bienveillance :

- Vous ne frappez pas assez fort et comme le sol est irrégulier, elle est déviée de sa trajectoire.*

À nouveau, l'élève modèle approuva d'un hochement de tête et employa une énergie remarquable. Propulsée par une épaule virile, habituée à manier la rapière et à retenir des chevaux fougueux, la balle de bois prit un envol spectaculaire. Désireux de sauver l'honneur devant sa belle, l'écuyer du Roi-Soleil avait dosé son coup, dans le mâle dessein de ne point la décevoir. Après une parabole impeccable, le projectile termina sa course dans les vitres de l'écurie !

Le théoricien émit un sifflement admiratif accompagné d'un commentaire peu protocolaire :

- Woûûûh ! Im-pre-ssio-nnant !*

Frédo sortit aussitôt, un mousquet à la main, se demandant visiblement s'il s'agissait d'une nouvelle attaque de brigands ou d'un monstre quelconque. Lorsqu'il aperçut les trois jeunes gens au comble de l'hilarité, se livrant à ce mitraillage saugrenu, il les considéra avec un hochement de tête indulgent et rentra distribuer les rations de foin. Décidément, le p'tit gars André devenait bien frivole... ».

Comme une sourde prémonition, le duc de Vargance devine que le temps de la sérénité prendra bientôt fin :

« En parcourant les petites allées ourlées de buis où les feuilles d'un vert tendre s'entrelaçaient autour de portiques, don Diego de Alvarez restait préoccupé. Cette atmosphère végétale l'oppressait. Les arbrisseaux devenaient pathétiques, ridicules, semblables à des acteurs bouffons s'égarant dans un drame où ils ne trouvaient plus leur rôle. Le bouton nacré tentait de poindre parmi les épines d'un feuillage hirsute, misérable avorton revendiquant ses droits, aspirant au privilège de paraître. Mais il suffisait de si peu, un vent violent, une pluie plus forte encore que les précédentes, un oiseau irrévérencieux ou un jardinier maladroit. Il se flétrirait ainsi, pâle esquisse d'un rêve parfumé. Des instants figés pour l'éternité affluèrent alors dans l'esprit tourmenté de l'exilé de Versailles : les massifs de lauriers et les fontaines jaillissantes du palais espagnol ; l'orangerie de Saint-Cloud ; celle de Versailles ; la roseraie de Rambouillet, ce jour d'automne où il s'extasiait sur la floraison tardive de certaines essences. Ce jour où il avait cueilli la plus rouge et la plus épanouie des fleurs capiteuses pour l'offrir à la marquise de Marsilly. »

Brutalement rejoint par sa caste, alors que surgit le temps du choix et des hésitations, le duc de Vargance est désarmé. Il cherche refuge dans son écurie, auprès du vieux cheval gris qui fut jadis son confident :

- *« Aah, mon vieux compagnon... c'est tellement vrai... tu es le seul à savoir m'écouter.*

Le vieux compagnon souffla doucement, ce qui pouvait fort bien s'interpréter comme un encouragement, incitant à poursuivre :

- *Tu sais, les femmes ! Des ca-la-mi-tés ! S'il n'existait que les chevaux, tout serait plus simple. Malheureusement...*

Cette évidence entièrement approuvée, l'obligeant animal plongeait le bout du nez dans la poche, estimant sans doute que cette commisération sincère valait bien une récompense :

- *Je suis désolé, je n'ai rien. Je suis parti un peu vite ! Mais je te promets une poignée d'avoine, tout à l'heure.*

Cette perspective laissant l'altruiste plutôt dubitatif, il s'employa donc à le satisfaire, plongeant sans vergogne dans le coffre à grains et revenant les mains pleines. Les yeux fermés de bonheur, le vieux cheval gris se délecta, heureux de cette aubaine, charmé par la voix câline qui poursuivait ses aveux :

- *Tu entends si bien la peine des autres. Aussi bien qu'Harmonie et Infantès.*

Puis avec une caresse d'une tendresse infinie qui suivit la courbe du garrot osseux jusque sur la colonne vertébrale saillante :

- *Toi, tu sais ce qu'il en est, parce que tu as perdu ta bonne amie que tu ne quittais jamais. La vie est une garce qui s'ingénie à nous séparer des êtres chers. Le bonheur est interdit.*

Une voix derrière lui le fit sursauter, l'arrachant brutalement à ce paradis équin dont lui seul détenait la clef. Contrarié d'avoir été surpris, il pensa tout d'abord qu'il s'agissait de Frédo, mais nota avec stupéfaction que celui qui s'adressait à lui s'exprimait en espagnol :

- *Vous voilà bien chanceux, monsieur le duc de Vargance ! Puisque la vie vous semble si cruelle, je vais vous rendre service en vous l'ôtant !*

Deux inconnus se tenaient face à lui, un pistolet en main ».

Le duc de Vargance échappe de justesse à une pendaison programmée par des espions venus d'Espagne afin de le supprimer. Il découvre que la marquise de Marsilly lui a (une fois encore !) sauvé la vie. Voici un échantillon des édifiants dialogues coutumiers entre les deux personnages :

« À demi-inconscient, sans comprendre ce qui lui arrivait ni pourquoi il se trouvait toujours en vie, il eut alors l'impression que quelqu'un le tapotait et le secouait.

Alors seulement, il reconnut cette voix que l'émotion faisait trembler :

– Diego ! Mon Dieu, vous êtes vivant ! Comme j'ai eu peur !

Se redressant légèrement sur les coudes, il la distingua plus distinctement, agenouillée près de lui. La tête bourdonnante et la vue encore brouillée, il murmura :

– Thérèse... que faites-vous là ? C'est donc vous qui... que...

– J'ai tiré sur ce maudit bonhomme qui s'apprêtait à vous pendre ! Quant à l'autre, il a reçu la moitié de la toiture sur la tête !

– Moi aussi.

– Je ne sais pas trop me servir de ces engins. Le premier coup a fait mouche, le second est parti en l'air.

De son mouchoir, elle tamponna sa tempe :

– Ce n'est pas très grave. Heureusement, vous avez la tête dure !

– Je suis très flatté.

– Ne vous vexez pas, c'était un compliment ! Mais... pardonnez-moi ce que j'ai dit tout à l'heure, au sujet de... de la brioche racornie. C'était, un peu, un peu...

– Il est vrai que ce n'était pas du meilleur goût. Vous m'aviez habitué à mieux.

– En tout cas, heureusement que je suis arrivée à temps !! Vous avez beau préférer vos chevaux à tout et le clamer haut et fort, je doute fort que cette bête ait bougé une patte pour vous sortir de ce guêpier !

– Je vous ai déjà expliqué que l'on ne dit pas les pattes mais les jambes et qu'il ne s'agit point d'une bête.

– Comment ai-je pu l'oublier ! Question de respect ! Je me demande bien si la personne qui vous sauve la vie pour la énième fois aura droit un jour à une infime parcelle de cette dévotion due aux équidés.

– Thérèse ! Pensez-vous que ce soit le moment ? J'ai tellement mal au crâne.

Avec un gémissement de moribond, il laissa retomber sa tête dans la poussière du manège, que tant de ces créatures respectables avaient foulé de leurs augustes jambes. Les yeux clos, la respiration sifflante, il resta ainsi alangui. Au comble de l'affolement, l'infirmière réitéra sa séance de tapotements qui n'obtint pas le succès escompté. Elle changea alors radicalement de méthode et lui asséna une gifle à écorner un bœuf. Le malheureux ouvrit un œil terne et susurra :

– Décidément, c'est le jour... »

Sur le bateau du capitaine Sanchez, en pleine tempête, la barre est confiée au duc de Vargance. Le sort de tous est désormais entre ses mains. L'épreuve s'avère difficile et angoissante pour celui qui nourrit une secrète aversion de la navigation, portant encore les cicatrices des sévices endurés sur la galère de l'amiral de Vivonne :

« Brusquement, la gerbe d'écume se dressa tel un démon surgi du Styx. Elle semblait vivante. Le paquet de mer s'éleva au dessus du gaillard d'avant, déchira l'ultime voile et s'abattit furieusement, noyant entièrement le pont. Elle se retira aussi

vite qu'elle était venue, semblable à une main implacable qui se hâte de rejoindre le royaume des abysses, avide d'y emporter ses victimes.

Le malheureux timonier subit la gifle de l'onde comme un coup d'estoc, avec la sensation que le plancher se dérobaît sous ses pieds et que la mer l'engloutissait irrémédiablement. Littéralement arraché de la roue, il reçut le retour de mouvement dans le creux de l'estomac, mais se focalisa pourtant à cette pensée qui scandait sa dernière lueur de lucidité : ne pas perdre connaissance, ne surtout pas lâcher. Résister !! Le dur contact du maneton heurta sa main. Ses doigts raidis glissèrent sur le bois mouillé. Il resta ainsi agrippé, cherchant à maîtriser sa respiration.

Tremblant de tous ses membres, le rescapé chercha l'embout de cuivre et avec un « haan !! » de bûcheron, parvint à le replacer dans la bonne position. Il laissa son front retomber sur ses mains meurtries par le métal visqueux aux lueurs mordorées et gémit : « Aaaaah, quel enfer !! ».

Quand il se redressa enfin, tout son corps se tendit comme un arc, investi dans la poursuite de cet effort démesuré.

Le miracle s'accomplit, la Santa Maria repartit droit devant elle, traçant sa route sur les flots houleux, fendant les lames et les ténèbres.»

Cet instant déterminant est la première rencontre entre le prince Ali et le duc de Vargance, alors que ce dernier, prisonnier, intervient pour rattraper un superbe cheval arabe que l'on vient de maltraiter :

« Le despote ouvrit la bouche et, certainement pour la première fois, ne parvint à proférer un son. Autour d'eux, le cercle se refermait. Parmi la foule aucun bruit ne venait troubler ce face à face.

Ali reprit enfin ses esprits et son visage arbora une expression d'une extrême dureté qui aurait glacé le sang de n'importe qui. Pas de monsieur le duc, qui ne sembla aucunement perturbé lorsque tomba la mercuriale :

- Jamais personne ne m'a parlé ainsi ! Comment oses-tu ?*
- Parce que dans le manège des Écuries de Versailles, on me considère comme le plus grand des maîtres. Les écuyers se découvrent quand j'arrive et Louis XIV lui-même écoute mes conseils.*

L'émir supputait le vrai du faux, se demandant s'il s'agissait des affabulations d'un hâbleur. Pourtant, un pressentiment lui signifiait la véracité de ces dires. Les nobles manières de cet inconnu, sa façon de s'exprimer, de relever la tête malgré sa condition présente, tout plaidait en sa faveur. Cette évidence ne suffit point à le tempérer :

- Tu n'es qu'un vil esclave dont la vie tient à mon bon vouloir. Jamais je n'ai pris le temps de discourir avec un esclave.*
- Il y a une première fois pour tout, et je ne suis pas un esclave.*
- Qui es-tu donc pour afficher tant de morgue ?*

Don Diego de Alvarez. Des centaines de chevaux sont passées entre mes mains, des étalons espagnols mis en haute école, des poulains, des sauteurs de l'école versaillaise. Ceci m'autorise à dire, même au prix de ma sécurité, que cet excellent cheval, qui est la gloire de votre race, mérite d'être monté par un bon cavalier et non par ce néant. »

Le maréchal de Saint André découvre l'Alcazar de Madrid en compagnie de don Diego :

« S'il fut ému ou non d'arpenter le palais royal, personne n'aurait pu le deviner, car il se comporta exactement comme s'il l'avait quitté la veille au soir. Peut-être d'ailleurs les appartements lui semblaient-ils moins affligeants que la cour !

Avec effarement, le maréchal observait le décor autour de lui : chandelles à demi-consumées, fenêtres calfeutrées, grands murs froids. Quelle atmosphère réfrigérante ! Comme il comprenait la répulsion de son ami ! Le rayonnant don Diego faisait office de soleil au milieu de la nuit. Ainsi que le claironnait la Palatine avec sa distinction naturelle : «un lys sur un tas de fumier ! ».

Dans le dernier chapitre, on assiste à l'un des exploits habituels de Panache le facétieux poney, sorte de marquise de Marsilly à crinière, doté d'un talent inné pour les actions catastrophiques aux pires moments :

« Toute contente, la « créature du diable » s'essuya le nez sur l'épaule de son protecteur. Celui-ci s'esquiva prestement, ayant miraculeusement retrouvé son énergie et oublié ses vapeurs. Trop tard ! Le velours dégoulinait d'une salive épaisse, encore verte de la dernière branche de laurier. Brusquement, Diego sentit la colère le submerger comme une lame de fond :

– Aaah ! Non, alors !! Ce n'est vraiment pas le moment !

Panache l'observait, l'œil coquin. Cette soirée romanesque, cette petite musique, tout ce monde. C'était la fête, assurément, alors pourquoi s'en verrait-il exclu ? Il s'était tant réjoui de revoir don Diego ! Plaisir réciproque, d'ailleurs...

Mais ce soir, fait surprenant, le maître paraissait particulièrement nerveux. Le joyeux luron hennit une seconde fois et provoqua un nouveau commentaire tout aussi peu amène :

– Je te préviens ! Je ne suis plus d'humeur à supporter tes sottises sempiternelles !

Jetant un coup d'œil navré pardessus son épaule, il se lamenta :

– Ce n'est pas possible !! C'est un cauchemar, décidément j'aurai tout enduré ! Il a taché mon habit ! Et tous ces mirliflores qui m'attendent.

Effectuant un moulinet des bras, il tapa du pied rageusement :

– Allez, pchhhchch !! Va-t-en !!

Panache dérapa sur les pavés, effectua une ruade, un pet bruyant et s'enfuit... trois pas plus loin. Cette fois, négligeant le velours, le duc de Vargance se laissa choir sur le bord de la vasque et prit sa tête dans ses mains.

Il n'eut guère l'opportunité de se morfondre longuement, car il éprouva soudain la désagréable sensation de passer sous une cascade. Panache adorait jouer avec l'eau ! Il joua, et de bon cœur ! Au risque de tomber dans le bassin (ce qu'il avait déjà fait une fois !) il frappait la surface en cadence avec son antérieur. Résultat spectaculaire, du genre ras de marée ! »

Informations supplémentaires

Dans ce troisième et dernier tome des aventures de l'écuyer du Roi-Soleil, on retrouve les personnages précédemment rencontrés : le maréchal de Saint-André, la marquise de Marsilly, Florence, monsieur Delcroix, le petit Henri, Janou, Mathilde et le vieux Fredo. À cette galerie haute en couleurs s'ajoutent l'intendant espagnol, ainsi que Charles II et quelques courtisans, puis l'ennemi de monsieur le duc que ce dernier affronte lors d'un duel épique.

On découvre également un prince arabe fougueux et tyrannique qui s'avère un adversaire redoutable, mais partage avec notre héros l'amour des chevaux.

Les valeurs fondamentales sont respectées. On rit et on pleure ! Les aventures sont au rendez-vous, ainsi que le suspense, les frissons, sans oublier les instants émouvants. Le duc de Vargance reste attachant dans la débâcle comme en pleine magnificence ! Il laisse libre cours à son humour naturel dans ce volume qui est moins oppressant que « L'exilé de Versailles ». Il n'en souffre pas moins à l'heure des grandes décisions, tiraillé entre les femmes qu'il aime, ses chevaux et son blason.

L'art équestre tient une grande place dans l'ouvrage, puisque l'écuyer s'adonne avec délectation à sa passion, partageant une complicité sans faille avec le cheval de Monsieur, s'autorisant néanmoins quelques chutes ou belles frayeurs... et réitérant des sottises qui lui ont pourtant coûté fort cher !

À l'heure de la gloire, il fait honneur à ses armes tout autant qu'à son nom et redevient le prince brillant qu'il n'a jamais cessé d'être, même dans la fange.

Un trilogie bâtie comme un diagramme

Cette trilogie est construite comme un diagramme qui part d'un point culminant pour chuter au plus bas, avant de regagner un sommet.

Le duc de Vargance est présenté dans le premier volume comme un prince magnifique, séduisant, aux multiples talents. Tout Versailles est à ses pieds.

Dans le second, il a tout perdu, cruellement blessé physiquement et moralement. Il subit humiliations et déchéance. Avec le statut de palefrenier dans une demeure maléfique, il doit partager la condition des domestiques les plus asservis.

Grâce à son courage, il parvient à survivre et à se reconstruire.

Le dernier volume retrace la résurrection du banni qui, par sa seule volonté et un tempérament hors du commun, a su s'extirper du marasme pour reconquérir la lumière.

Épilogue et Post-face

Le blason des Vargance est suivi d'un épilogue qui permet de retrouver don Diego de Alvarez bien des années plus tard, dévoilant le sort que lui a réservé l'existence ! On apprend semblables informations concernant le maréchal de Saint-André, Florence et la marquise de Marsilly, les personnages qui ont tenu la plus grande place dans sa vie.

Le lieutenant-colonel Dominique SIEGWART a rédigé une Post-Face. Il avait exécuté brillamment cette tâche (et avec plaisir, je pense) pour les deux premiers tomes, aussi a-t-il récidivé pour le dernier. Je crois ne pas mentir en affirmant qu'il s'est attaché au duc de Vargance !

Il en est de même pour moi, d'ailleurs ! Considérant le nombre d'années (deux par livre en moyenne) et de nuits que je lui ai consacrées, j'avoue que, si je lui offre une retraite bien méritée, je le quitte à regrets !

Pour sa Post-Face, le colonel a réfléchi sur l'humilité : « *De l'humilité... considérée comme nécessaire à la pratique de l'équitation* ».

Nous nous accordons parfaitement tous les trois sur ce précepte (le colonel, le duc de Vargance... et moi-même) !

Bien qu'il fût un prince de haut lignage et un écuyer admiré de tous, le duc de Vargance a toujours fait preuve d'une modestie admirable.

Pour ma part, j'estime que l'équitation est une parfaite école de pondération, car rien n'est jamais acquis définitivement. L'humilité est indispensable pour progresser. Les pédants restent des médiocres. Le cheval nous oblige à cette prudence dans le jugement et à nous remettre sans cesse en question. Je pense que l'homme de cheval véritable doit faire preuve d'humilité, de patience et de beaucoup d'amour.

Quant au colonel SIEGWART, il ne s'est jamais servi, ni de son titre, ni de sa tunique noire de Saumur, ni de ses talents d'écuyer pour pontifier. Il fut pour moi une aide précieuse lors de ma recherche sur l'art équestre, au cours de ces trois volumes qui représentent au total près de 1500 pages !

Documents annexes

Pour ces documents annexes, j'ai effectué une recherche concernant les abreuvoirs à l'époque de Louis XIV, notamment celui de Marly qui reste un modèle du genre.

J'ai également consacré une partie à l'art équestre et à l'évolution des méthodes (et des mentalités !), depuis Grisonne jusqu'aux écuyers actuels, démontrant que le duc de Vargance se présentait en précurseur tout autant qu'en visionnaire. Ce talent extraordinaire lui valait bien sûr (comme pour tout innovateur ou chercheur !) des incompréhensions, des ennemis, mais aussi beaucoup de disciples. En passant par Xenophon, Pluvinel ou La Guérinière, ce petit tour d'horizon se veut un hommage aux grands maîtres qui ont fait progresser cette noble science.

Un paragraphe est dévolu au cheval ibérique, si cher au cœur de notre héros... et au mien !

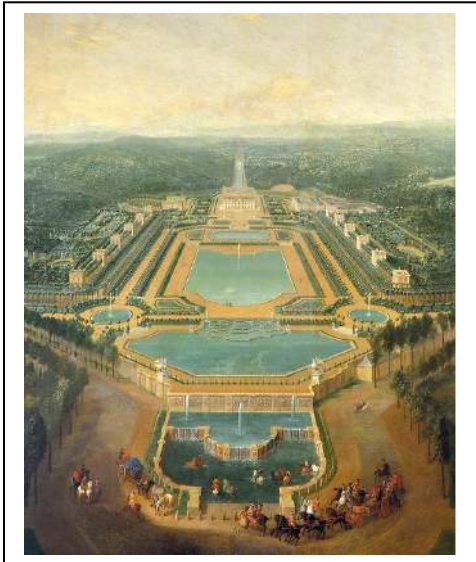
Les documents annexes :

Petite histoire « d'eau »

Les abreuvoirs : plaisir des chevaux, corvée des palefreniers, fierté des gentilshommes

De la mare au granit... puis à l'automatisme

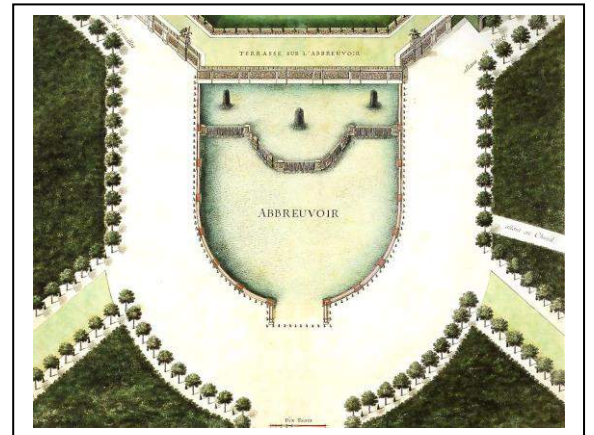
Boire : plaisir et besoin vital !
 Des aménagements luxueux
 Marly, le Versailles des abreuvoirs
 Le bétisier du porteur d'eau ou « la douche est dans le pré ».



*Le château de Marly
 et le grand abreuvoir
 Par Pierre Denis Martin.*



*L'abreuvoir de Marly
 Gravure d'époque*



*Plan de
 l'abreuvoir de Marly*



*Le magnifique abreuvoir des écuries des Princes Archevêques
 de Salzbourg, aujourd'hui Palais des Festivals.*

Le duc de Vargance : un précurseur de l'art équestre

Faire évoluer les mentalités

Don Diego de Alvarez, un écuyer en état de grâce

L'art équestre : recherche et humilité

Et l'amour ?

Les chevaux ibériques : chevaux de rois et... rois des chevaux ?

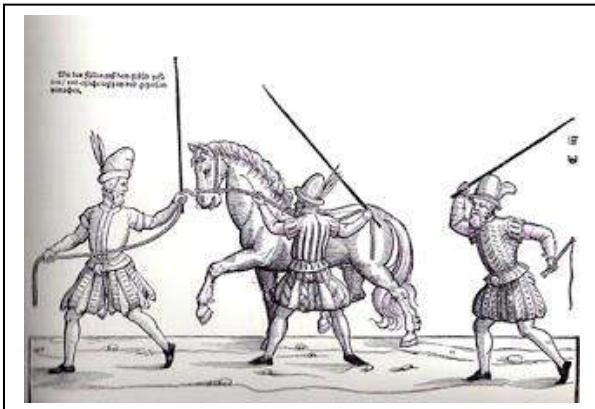
Les maîtres qui ont marqué l'évolution de l'art équestre



Xénophon



Grisone



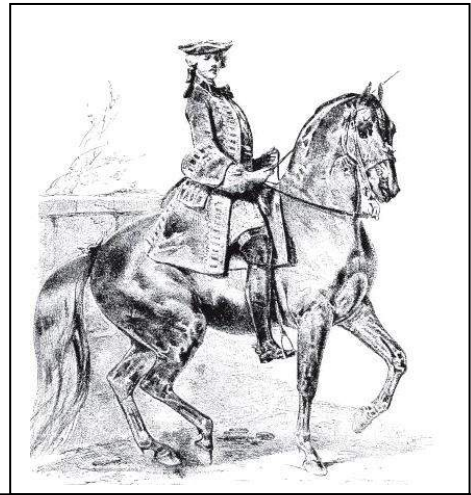
*Exemple des méthodes « musclées »
employées à l'époque de Grisone pour
« mater » les chevaux.*

*Antoine de Pluvinet
instruisant le jeune Louis XIII
Premiers pas vers l'évolution des
méthodes... et des mentalités !*





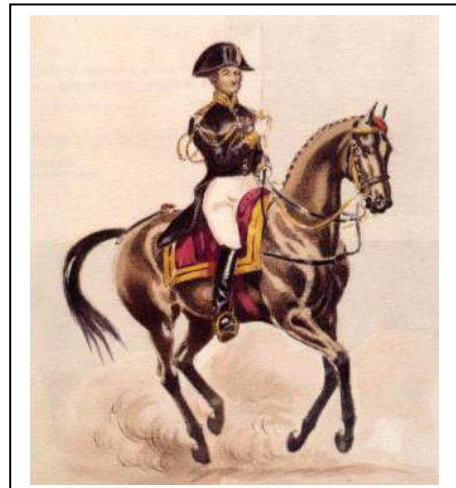
Louis Cazeau de Nestier montant Le Florido



François Robichon de la Guérinière



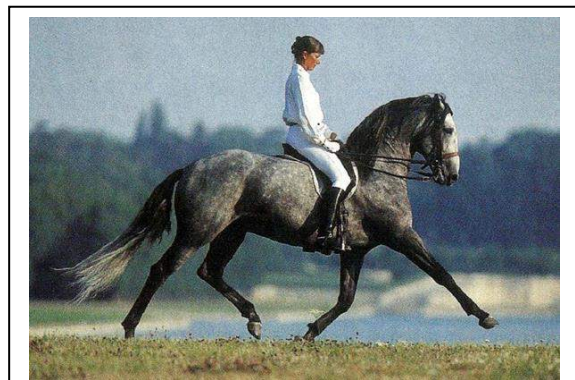
Antoine Baucher



Le comte d'Aure



Louis XIV enfant, montant un « genêt d'Espagne » typique de cette époque.



Catherine Henriquet montant Spartacus : le type même du Lusitanien. Mais le style baroque n'exclut pas désormais l'amplitude des allures.